

# BIGARREAU

*Suite*

Il marchait droit devant lui. Tout enivré de sa liberté reconquise, il savourait insoucieusement le plaisir de vagabonder à son aise, sans se demander où il irait, ni comment il vivrait. L'important pour le quart d'heure, était de dépister les gardiens ; il avait sur eux deux heures d'avance, et il les défiait bien de deviner quelle direction il avait prise. Il fit ainsi une bonne lieue dans la forêt, recherchant les fourrés et fuyant les clairières. Au bout d'une heure, la déclivité du terrain devint sensible, et, après avoir dévalé rapidement le long du couloir d'une tranchée, Bigarreau se trouva au fond d'une gorge où coulait un ruisseau.

L'endroit était très solitaire. Des deux côtés les pentes boisées se relevaient presque à pic, veloutant d'une ombre froide la mince bande de prairie où le ruisseau creusait son lit à travers les salicaires, les épilobes roses et les spirées. Deux ou trois merles, seuls hôtes de cette combe, étaient occupés à se baigner dans le courant lorsque Bigarreau déboucha sur la rive. Ce fut à peine s'ils se dérangèrent, et le plaisir que semblait leur procurer ce bain matinal engagea le délinquant à les imiter. Il eut vite mis bas ses vêtements, et, nu comme un ver, il se plongea avec délice dans cette eau limpide que parfumait l'odeur des menthes et des reines des prés. Quand il s'y fut amplement débarbouillé, il alla se sécher en se roulant sur le tapis ensoleillé de la pelouse, puis il se rhabilla lentement. Pendant qu'il passait son pantalon une idée ingénieuse lui illumina le cerveau. Au lieu de remonter sa veste d'uniforme, il la roula en paquet et l'enfonça sous une large pierre plate, à l'abri d'un buisson. — Cette partie de son vêtement portait une étiquette matricule et avait une coupe réglementaire qui sentait la prison ; elle aurait pu le trahir, tandis qu'en bras de chemise et en pantalon de coutil il pouvait passer à la rigueur pour un paysan.

Ces sages précautions une fois prises, il jeta autour de lui un regard d'affamé. Il avait mal soupé la veille, et le bain venait de lui creuser encore plus à fond l'estomac. Après quelques investigations, il découvrit des fraises mûres dans l'herbe d'un talus exposé au midi, et des framboises sauvages dans les halliers qui avoisinaient le ruisseau. Le déjeuner était frugal, mais exquis, et, après avoir dépeuplé fraisiers et

framboisiers, maître Bigarreau se trouva un peu ragaillard. Alors il s'étendit sur la pelouse, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, et, bercé par le glouglou du ruisseau, il s'assoupit légèrement.

Ce doux somme durait depuis une heure environ quand il fut troublé par le bruit de branches froissées et surtout par une fraîche voix féminine, dont Bigarreau crut d'abord entendre la chanson dans un rêve. Il entr'ouvrit les yeux ; mais, avec cette prudence acquise pendant son séjour à la centrale et devenue en quelque sorte une seconde nature, il ne bougea pas, afin de voir sans être vu. Précaution inutile, car il était déjà lui-même depuis deux minutes, un sujet d'observation.

Il aperçut à dix pas la chanteuse dont la voix l'avait éveillé. C'était une fillette de quinze ans environ. Un panier à demi rempli de fraises d'une main, un morceau de pain de ménage dans l'autre, elle s'était arrêtée sur le bord du ruisseau, oubliant de manger pour regarder ce dormeur qui lui était inconnu. Bigarreau, toujours immobile, feignait de continuer son somme, afin de ruminer ce qu'il allait dire et faire en cette conjecture, et, tout à travers ses réflexions, il épiait sournoisement la nouvelle venue.

Elle était simplement vêtue d'une chemise de grosse toile nouée au cou par une coulisse, et d'une jupe de laine assez courte et effilochée, qui laissait voir presque jusqu'aux genoux deux jambes nues aux mollets zébrés d'égratignures et aux pieds chaussés de brodequins trop larges. Ses bras nus et maigres étaient bronzés par le hâle, ainsi que son visage, dont la marche et la chaleur avaient néanmoins rosé les joues. Ses cheveux bruns, très abondants et mal retenus par un peigne de corne, retombaient en mèches frisottantes sur sa nuque, sur son front et jusque sur deux yeux très noirs, très ouverts, qui regardaient avec un mélange de curiosité et de méfiance Bigarreau, vautre dans les grandes herbes. — L'examen, en somme, ne parut pas avoir été trop défavorable. L'ex-numéro vingt quatre n'avait pas mauvaise figure dans cet encadrement de hautes tiges vertes. Le bain semblait l'avoir purifié des souillures de la prison ; ses joues et ses lèvres avaient recouvert les couleurs vives auxquelles il devait son nom de Bigarreau, et son attitude abandonnée de dormeur lui donnait l'air bon enfant. La fillette, un peu rassurée, hasarda quelques pas vers le garçon, qui, de son côté, jugea le moment venu de secouer sa feinte somnolence.